JEAN-PAUL SARTRE

LETTRES AU CASTOR

et à quelques autres

ÉDITION ÉTABLIE, PRÉSENTÉE
ET ANNOTÉE
PAR SIMONE DE BEAUVOIR

★

1926-1939

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1983.*

Extrait de la publication

Dans leur jeunesse, Guille, qui fut longtemps le meilleur ami de Sartre, se plaisait à lui dire : « Les manuels littéraires des siècles futurs, mon petit camarade, signaleront : Jean-Paul Sartre, remarquable épistolier, auteur de quelques ouvrages littéraires et philosophiques. » Au cours des entretiens[1] *qu'il eut avec moi l'été 1974, Sartre s'expliqua sur ce que représentaient pour lui ses lettres :* C'était la transcription de la vie immédiate... C'était un travail spontané. Je pensais à part moi qu'on aurait pu les publier, ces lettres... J'avais la petite arrière-pensée qu'on les publierait après ma mort... Mes lettres ont été en somme l'équivalent d'un témoignage sur ma vie.

En livrant au public cette correspondance, je ne fais donc qu'accomplir un de ses vœux. Certes, il serait souhaitable que toute son œuvre épistolaire — qui est immense — soit rassemblée, mais pour cela il faudra sûrement beaucoup de temps. J'ai préféré ne pas attendre pour divulguer les lettres qui m'ont été adressées — ainsi que quelques autres léguées ou confiées par leurs destinataires.

Elles se rapportent à un passé récent. Je ne me suis donc pas senti le droit de les faire paraître dans leur intégralité. Je n'ai pas modifié un iota de ce qui concerne mes rapports avec Sartre. Mais pour ne pas gêner certains tiers — ou leurs proches — j'ai supprimé des passages, changé des noms. J'ai décidé moi-même de presque toutes ces altérations. Quelques-unes ont été voulues par Mme Elkaïm-Sartre. De toute façon, je remettrai le manuscrit original à la Bibliothèque Nationale qui pourra en disposer dans un certain nombre d'années.

Malgré ces réserves, très secondaires, ce recueil, qui couvre une période de presque quarante années — 1926 à 1963 — possède, pour tous ceux qui s'intéressent à Sartre, l'irremplaçable valeur d'un vaste « témoignage sur (sa) vie », *d'une* « *transcription de (sa) vie immédiate* ».

Simone de Beauvoir

1. Éditions Gallimard, p. 228-229.

Extrait de la publication

1926

À Simone Jolivet[1] (lettre vraie)

Je me présente — en avance vous verrez pourquoi —. Vous m'avez reproché d'être ni simple ni vrai, vous allez voir si cela m'est commode.

J'ai un fond de caractère très hétéroclite.

D'une part je suis extrêmement ambitieux. Mais de quoi ? Je me représente la gloire comme une salle de danse remplie de messieurs en habits et de dames décolletées qui lèvent leurs coupes en mon honneur. C'est tout à fait image d'Épinal, mais j'ai cette image-là depuis mon enfance. Elle ne me tente pas et pourtant la gloire me tente car je voudrais être très au-dessus des autres, que je méprise. Mais surtout j'ai l'ambition de créer : il me faut construire, construire n'importe quoi mais construire ; j'ai fait de tout, depuis des systèmes philosophiques (idiots bien entendu, j'avais 16 ans) jusqu'à des symphonies. J'ai écrit mon premier roman à 8 ans. Je ne peux pas voir une feuille de papier blanc sans avoir envie d'écrire quelque chose dessus. Je ne ressens ce sentiment, par ailleurs ridicule, l'enthousiasme, qu'au contact de certaines œuvres, parce que je me figure que je pourrais les refaire, les produire à mon tour, et si je vous écris aujourd'hui c'est que je viens d'en lire une et que j'ai été pris aussitôt du besoin de construire quelque chose : cette lettre. Seulement je n'aime rien de

1. Que j'ai appelée Camille dans *La Force de l'âge* et dont j'ai longuement raconté les relations avec Sartre.

Extrait de la publication

ce que je fais, je n'écris pas dans mon genre si vous voulez, je change continuellement de style sans arriver à me plaire. D'ailleurs je plais assez peu aux autres à ce point de vue. Tout ceci est très banal. Malheureusement il se greffe là-dessus que le fond de ma nature est en outre un caractère de petite vieille fille : je suis — ce dont vous ne vous étiez peut-être pas doutée — né avec le caractère qui convient à ma figure : follement, stupidement sentimental, couard et douillet. Mon sentimentalisme a été jusqu'à me faire larmoyer à propos de n'importe quoi. J'ai pleuré comme un veau à des pièces de théâtre, des films, des romans. J'ai eu des accès de pitié injustifiés et invraisemblables, des accès de lâcheté aussi, de faiblesse de caractère qui m'ont fait placer à une certaine époque au dernier rang des ratés par mes parents et amis.

Voilà mes deux tendances fondamentales. La primordiale est l'ambition. Je me suis déplu très vite et la première vraie construction que j'aie faite a été mon propre caractère. J'ai travaillé à deux choses : me donner de la volonté et refouler en moi la seconde tendance dont j'avais une honte profonde. Pour me donner de la volonté j'ai employé la méthode des actes gratuits : faire sans *aucune* raison quelque chose qui me soit très désagréable. Pour vous donner un exemple, mon premier acte gratuit a été de jeter sous les roues du tramway de La Rochelle un chapeau que je désirais depuis quinze jours et que ma mère venait enfin de m'acheter. C'était idiot mais j'avais 14 ans. J'ai même reçu à cette occasion la dernière paire de gifles que ma mère m'ait donnée. Pour mater mon caractère je me suis efforcé de le dissimuler. Auparavant, j'étais très expansif, mais d'une part la vie qu'on m'a faite à La Rochelle et que je vous ai racontée, d'autre part ma ferme volonté de changer, m'ont rendu renfermé. Je vous le dis sincèrement : c'est la première fois depuis sept ans que j'en dis si long, et cela tient à ce que je suis sûr de moi à présent. Mais ne croyez pas que j'aie étouffé toutes ces tendances grotesques en moi : elles existent toujours. Ainsi j'étais lâche et douillet, je le suis encore : quand un chien aboie près de moi il m'arrive de tressaillir de peur. Et pourtant je crois que quand je décide fermement une chose aucune peur ne pourrait me faire reculer. Mais il en résulte :

1° que ces tendances tentent de réapparaître à chaque instant et qu'en les refoulant j'obtiens cette attitude artificielle que vous me reprochez. Je ne suis jamais vrai parce que je cherche toujours à

Extrait de la publication

modifier, à recréer : je n'aurai jamais le bonheur (?) de pouvoir agir spontanément.

2° que lorsque je ressens une émotion sincère, un sentiment que je juge pouvoir être exprimé, j'en suis absolument incapable, il arrive : ou bien que je bafouille ou dise juste le contraire de ce que je voulais dire — ou bien que j'exprime l'équivalent de ce sentiment par des phrases alambiquées qui ne veulent rien dire — ou bien, ce qui est plus fréquent, que je n'exprime rien, que je fuie toute expression : c'est le plus sage. D'ailleurs bien entendu je suis à présent infiniment plus dur à la détente et il en faut beaucoup pour m'émouvoir.

Je vous ai à peu près tout dit ; j'ajoute que j'ai un certain idéal de caractère à atteindre : la santé morale, c'est-à-dire le parfait équilibre. J'en suis encore très loin. Seulement j'en suis arrivé au point de ne plus jamais faire transparaître au-dehors que ce que je veux. J'exagère. Pour être absolument sincère je dirai : la plupart du temps.

En écrivant cette analyse rapide je ne trouvais pas le bilan bien beau et j'aurais voulu embellir un peu par-ci par-là. Je n'ai pas consenti à le faire parce qu'il est préférable puisque j'ai commencé à parler de moi de le faire en toute sincérité. Mais je sais à quoi je m'expose : vous allez trouver que je ressemble bien peu à présent à Eric von Stroheim ou à ce qui est pour vous « l'homme de volonté ». C'est certain, je ne suis pas né avec un heureux caractère, sauf l'intelligence. Pour le reste, c'est assez maigre encore mais enfin je me le dois à moi-même, c'est déjà ça. Encore une fois je sais que je vais au-devant de « l'élimination » : vous êtes trop romantique pour que tout cela vous plaise, mais s'il n'y avait pas ce risque, je crois que j'aurais fait de moi un portrait fantaisiste. C'est encore au fond un acte gratuit. Quant à vous, si vous êtes plus naturelle que moi, c'est parce que vous avez *de naissance* un caractère beaucoup supérieur à ce qu'était le mien. Il est donc naturel que vous le montriez. Mais il est peut-être injuste de me reprocher ce qui fait — à mes yeux au moins — mon mérite.

Les deux jeunes filles de la lettre[1] *n'existent pas.*

1. Lettre perdue. Première lettre écrite à Simone Jolivet.

Extrait de la publication

À Simone Jolivet

[Avant avril]

Ma chère petite fille

Il ne faudra pas vous lasser, mais garder toute votre patience. J'avais tout préparé pour venir vous voir ces jours-ci; mais un contretemps dû à la stupidité d'un de mes collaborateurs m'empêche de donner à l'éditeur la traduction du livre qui doit me rapporter l'argent de mon voyage. Je ne pourrai venir vous voir à Toulouse que vers le 10 avril. Cette année a été une suite de déceptions en tout genre, mais particulièrement pécuniaires. Je rêve d'une année 26-27 où l'argent moins rare me permettrait de venir une fois tous les mois à Toulouse, comme M. de Norpois allait voir son amie Mme de Villeparisis. L'École est particulièrement triste en ce moment. Nous venons d'y jouer la *Revue annuelle* et avec assez de succès. (Vous trouverez un compte rendu dans *L'Œuvre* de dimanche dernier et ma photographie en Lanson dans *L'Œuvre* de lundi.) Et nous sommes tous abrutis par ce lendemain de fête où on a la gueule et l'âme de bois. Je suis aussi particulièrement affecté par l'approche des vacances de Pâques. Je vais rester seul à Paris, et je connais les plaisirs de ces vacances où j'errerai dans les rues sans dépenser d'argent — par économie et pour pouvoir aller vous voir — en me permettant deux fois par semaine le luxe d'une place à 3 F au cinéma. Je viens de passer une suite d'examens — qui ont réussi comme toujours —, et je ne fais plus rien que rester abruti à ma table de travail. Je ne lis guère. Si, le roman-feuilleton du *Journal,* d'Henry de Montherlant, qui est assez remarquable : *Les Bestiaires.* Lisez-le. Vous y trouverez chez un jeune garçon, Alban, cette conception de l'amour que j'aime : celle du chevalier au gantelet dont nous avons parlé. Cela se passe dans votre chère Espagne. Aimez-vous mes camarades? Lequel préférez-vous? Ils sont sans but en ce moment et répètent sans se lasser de petites phrases gâteuses. Ils vont errer chez les uns, chez les autres, y mangent silencieusement des morceaux de sucre et ne peuvent plus s'en aller. Ils ont des confidences sur les lèvres ce qui prouve leur désarroi. Ils voudraient parler de leur caractère et en

dire ces choses fausses que l'on dit quand on est en cet état. Ma présence seule les en empêche car je hais les faiblesses et ces confidences qu'on fait sans goût et du bout des lèvres. Mais derrière mon dos ils doivent papoter comme des vieilles femmes. Canguilhem m'a dit aujourd'hui : « J'ai beaucoup de sympathie pour toi parce qu'au fond tu es très triste et c'est pour t'en divertir que tu t'amuses à faire des plaisanteries stupides et à battre Larroutis. » Je ne sais pourquoi cela m'a flatté. Vous savez pourtant que je hais cette mélancolie. Voici une belle pensée à ce sujet, d'un philosophe que je vous conseillerai quand nous en aurons un peu *parlé* ensemble : Alain : « Hegel dit que l'âme immédiate ou naturelle est toujours enveloppée de mélancolie et comme accablée. Cela m'a paru d'une belle profondeur. Lorsque la réflexion sur soi ne redresse pas c'est un mauvais jeu. Et qui s'interroge se répond toujours mal. La pensée qui se contemple seulement n'est qu'ennui ou tristesse. Essayez. Demandez-vous à vous-même : « Que lirai-je bien pour passer le temps ? » Vous bâillez déjà. Il faut s'y mettre. Le désir retombe, qui ne s'achève en volonté. Et ces remarques suffisent pour juger les psychologues qui voudraient que chacun étudie ses propres pensées comme on fait des herbes et des coquillages. Mais penser c'est vouloir. »

(Propos sur le bonheur)

Je pense à peu de chose. Le carnet que j'ai rempli il y a deux ans me fait honte : alors je tranchais de tout. Aujourd'hui je sens que je me spécialise lentement. J'ai mis toute l'ardeur et la force que j'avais ces jours passés à résoudre un problème de psychologie pure, un problème de détail. Il est temps de réagir. Je songe peu à ce beau roman que j'écrirai pour vous. Mais j'y songe cependant et je pense qu'il vous plaira. Je vis un peu trop en ce moment de l'admiration que les autres ont pour moi.

Quelle est cette très belle manière de m'aimer que vous avez en ce moment, ma chère petite fille ? Y reste-t-il un peu de tendresse ? C'est à votre tendresse que je tiens surtout. Je suis submergé par les choses de l'intelligence et las des amours intellectuels. Il me faudrait une bonne tendresse bien sotte comme celle que j'ai pour vous en ce moment. J'ai seulement envie de vous embrasser et de vous dire des imbécillités sentimentales. Faites l'épreuve de votre amour : résisterait-il, si je ne faisais *que cela* à Toulouse ? Écrivez-le-moi.

Lisez *Ariel ou La vie de Shelley,* d'André Maurois. Ce n'est ni très profond ni très bien écrit mais c'est la biographie romancée d'un grand génie poétique anglais. Cela vous intéressera. Je ne peux plus guère m'intéresser qu'à ces récits de la vie des grands hommes. Je veux essayer d'y trouver une prophétie de la mienne. Ils ont malheureusement une pureté et un enthousiasme *à mon âge* que je n'ai jamais eus. Ils se jurent tous, dans un bois ou devant un ruisseau, de consacrer leur vie à ceci ou cela. Je n'en ai même pas l'envie, et en tout cas je craindrais trop le ridicule à mes propres yeux. Je n'ai comme garantie de ma valeur future que mon immense orgueil et puis aussi l'obscur sentiment de ma vie. Vous ne devez guère me comprendre : je veux dire que le seul fait de me sentir vivre m'est garantie. Voici ce que je ferai dire au héros de « votre » roman : « Je suis un génie, puisque je vis. Vous autres m'apparaissez indirectement, me suggérez sans doute des idées remarquables, et selon ce que vous m'apportez je vous nomme intelligents ou sots. Mais je suppose, je veux bien que vous viviez. Tandis que moi, nom de Dieu ! Ah, je voudrais que les autres sentent ma vie comme je la sens, débordante, tumultueuse, bornant partout mon horizon. Je la retrouve partout. Si seulement je pouvais l'exprimer, l'arracher de moi-même. Alors je serais en fait le génie que je suis en droit. Un seul homme vit pour moi : c'est moi-même. Et c'est un mystère que ce soit précisément moi ; et je ne puis me figurer que je vais mourir. » Aimez-vous ? Malheureusement il y a tant d'orgueilleux dans ma famille que je crains parfois que mon orgueil soit une simple tache héréditaire.

Enfin lisez *Ariel* et dites-moi si vous préférez votre Jean-Paul à ce Percy Bysshe Shelley que les femmes aimèrent tant — ou si vous préférez Shelley —. Il était très beau.

Je vous aime de toutes les façons que vous pouvez souhaiter, mon cher amour.

Ci-joint une photo de moi dans la Revue qui s'appelait : « À l'ombre des vieilles Billes en Fleurs. » Elle représente M. Lanson (moi) accordant une interview à un reporter (joué par Péron [1]). J'ai dansé nu avec Nizan demi-nu dans cette Revue.

1. Normalien, spécialisé en anglais, assez lié avec Sartre et qui devait plus tard mourir en déportation.

Extrait de la publication

À Simone Jolivet

[Avril]

Il faudrait pourtant s'entendre. Oui ou non, voulez-vous me voir ? Je n'admets *absolument pas* ces façons de me considérer comme le Monsieur à qui on écrit une lettre tous les quinze jours à heure fixe pour le conserver dans sa bande de flirts, et à qui l'on fait l'aumône de trois jours une fois par an. « Pas libre, inutile venir dimanche. » Ah ça, vous figurez-vous que j'étais libre, moi ? Vendredi à midi je n'avais pas un sou de l'argent du voyage, et j'étais engagé de 10 côtés différents pour les vacances de Pâques. Eh bien je me suis débrouillé. A 4 heures j'avais l'argent et j'étais libre. (À 4 h 1/2 je recevais votre aimable télégramme.) Quand on n'est pas libre on se libère, voilà tout. Que peuvent compter, que devraient pouvoir compter vos petites occupations d'oisive à côté de ce fait que, vous qui dites m'aimer, vous ne m'aviez pas vu depuis six mois ?

Au moins aurait-il été normal de vous excuser, de fournir un prétexte, et d'écrire sur-le-champ. J'ai attendu jusqu'à aujourd'hui et je constate que vous vous cantonnez dans une indifférence béate, satisfaite de m'avoir envoyé « faire mon plein d'essence », comme votre fiancé.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Êtes-vous lasse ? Déjà ! Pauvre sotte qui écriviez il y a 4 mois : « Je vous aime mieux que ma mère ! » En tout cas il faudrait avoir le courage de le dire. Mais vous êtes égoïste, frivole et lâche par-dessus le marché. « Le coq et la perle », disiez-vous, un jour qu'après une histoire de ce genre je m'étais montré un peu plus froid. Mais la perle c'est moi. Qui vous a fait ce que vous êtes, qui essaie de vous empêcher de tourner à la bourgeoise, à l'esthète ou à la grue ? Qui s'occupe de votre intelligence ? Moi seul. Je mérite je crois de ne pas être envoyé coucher comme votre correspondant espagnol ou cet imbécile de Voivenel dont les livres (Cafard — Remy de Gourmont vu par son médecin) sont des pauvres saloperies.

Je commence à me lasser de ces manières. Jamais je n'ai été plus

Extrait de la publication

près de vous abandonner à votre aimable milieu. *Je pose des conditions :* pouvez-vous me recevoir ou me donner rendez-vous à Toulouse le mardi 13 avril 26 à l'heure que vous voudrez ? Il faut que j'aie une réponse avant le samedi 10 avril. Si c'est oui, je jugerai moi-même de vos sentiments, là-bas. Si c'est non vous n'entendrez plus parler de moi.

À Simone Jolivet

Ma chère petite fille

Cette lettre que je mettrai à Paris à la boîte, par prudence, est écrite de Toulouse, du café Régina.

Elle n'est ni une rectification ni un supplément à ce que nous avons dit cette nuit, elle est une simple continuation de notre conversation : ayant à attendre mon train je me suis avisé que je ne pouvais rien faire de mieux que vous écrire. Vous êtes tout particulièrement en ce moment « ma petite fille ». Vous ne l'étiez pas tout à fait cette nuit, ou, si vous voulez, vous étiez une petite fille qui en remontre aux grandes personnes, comme dans ce conte où le fils apprend aux parents à observer la piété filiale vis-à-vis de son grand-père. Vous aviez sur moi toute la supériorité de votre franchise. Vous aviez un *très beau* visage, tendre, noble et serein, et je m'émerveillais en revenant à la gare qu'avec cette admirable figure vous soyez la même que celle qui se soûle aux bals toulousains. Et, vraiment, je vous ai été un peu inférieur en cette nuit, jusqu'au moment où j'ai vu tant d'honnêteté en votre regard que je vous ai fait confiance. Cette confiance, ma chère petite fille retrouvée, je l'ai naturellement perdue dans l'Allée Saint-Michel. Le contraire eût été étonnant. J'y suis novice et vous êtes si multiple mais cette lettre est un acte de foi. J'ai voulu vous l'écrire, puis j'ai pensé que vous aviez joué la comédie et j'ai eu peur qu'elle me livre pieds liés à une coquette puis j'ai eu honte d'avoir peur et finalement la voilà. Et *j'ai confiance.* Cette nuit m'a enseigné une étrange humilité. Supposez que Cosima revoie Frédéric après la mort de Richard et lui montre que, peut-être, cette défiance brutale

des femmes qu'il prenait pour de la force, n'était que sauvagerie et faiblesse. C'est cela. En résultera-t-il un progrès ? C'est ce que je ne sais pas encore. En tout cas je sais dès à présent que ma défiance n'était le plus souvent que la honte superficielle de pensées trop confiantes qui m'étaient venues pour vous, et l'odieuse crainte du ridicule. Et je vous donne la preuve de ma confiance en vous avouant ce que je n'ai pas osé vous dire, par désir de faire le fort : c'est que je voudrais être non le premier mais *le seul* dans votre amour, ma chère petite fille. Je le sais depuis longtemps et ne comptais pas vous le dire. Je ne vous le dis pas pour vous faire changer le moins du monde, de ce point de vue, mais pour vous offrir en marque de foi la plus pénible confidence que je pouvais vous faire. (Et cela même n'est pas très sincère : au moment de l'écrire j'espère un peu que vous changerez, mais *ne changez pas.*) Ne méprisez point les gestes à la Charlot. Essayez de comprendre ce que veut être Charlie Chaplin dans Charlot et tirez-en la psychologie de mon « âme naturelle », cette âme triste et qui fait des bêtises dont je vous parlais au cinéma. Ma petite fille, restez tendre, sinon pour moi, du moins pour vous. La dureté n'est pas votre genre. Vous jouez un rôle, dans ces sorties que je blâme, qui de ce point de vue aussi est contraire à vous-même. Je ne vous demande que cela : de porter sur votre univers, pour l'amour de moi, la tendresse que vous m'avez manifestée et *l'honnêteté.* Comprenez-vous ? Sinon demandez des explications, c'est important. Je vais vous raconter ce que je fis au sortir de chez vous : vous aimerez. Je suis allé au bout des Allées Saint-Michel et j'y ai trouvé une sorte de jardin qui est — au moins à cette heure — la plus jolie chose que j'ai vue à Toulouse. Je me suis assis sur un banc et m'y suis endormi en pensant à une mystérieuse chasse aux lapins. J'ai dormi un quart de minute et j'ai été réveillé par le passage du garde, un vieil homme qui m'a plu. J'étais endormi avec ma pipe d'une main, ma boîte d'allumettes de l'autre. J'ai allumé machinalement ma pipe en songeant qu'il serait beau de passer un moment à causer avec ce vieil homme, dans cet état de calme triste où on voit parfois après une grande scène assez émouvante certains héros de roman (par exemple Muichkine causant avec Rogozine après l'assassinat de Natalie — toutes proportions gardées). Or précisément il est venu à moi et m'a dit : « Vous êtes bien matinal. » Je lui ai répondu que j'attendais un train, que j'étais de Paris et il m'a dit : « De Paris ?

Mon fils en revient. » Et il m'a raconté l'histoire de son fils le capitaine avec des dialogues d'une simplicité charmante. En voici un : « Le colonel a dit à mon fils quand il était sorti de Saint-Cyr (13 ans plus tôt) : « Feignant, tu n'as pas travaillé. » « Si mon colonel j'ai travaillé. » « Non tu n'as pas travaillé. » « Mon colonel je crois que j'ai travaillé. » Alors le colonel lui a dit : « Eh, je te crois que tu as travaillé » et il lui a donné son brevet de sous-lieutenant qu'il cachait dans une poche. Je vous ai offert ce vieil homme. Je ne l'ai pas traité de gâteux et j'ai cru qu'il était plein de bonté et d'une simple fierté de son fils. Il me plairait d'avoir découvert et reconnu sans restriction la bonté en sortant de chez vous. Je resterai sans doute longtemps sans revenir dans l'état nécessaire pour la trouver. Je suis en ce moment à peine triste de vous quitter, et je vous aime avec une simplicité digne de ce vieux garde. Je ne sais ce que vaut cette lettre. Je dors un peu. Sans doute en la relisant à Paris je la trouverai stupide mais je vous l'enverrai certainement, car elle est un hommage à cette petite fille admirable que vous fûtes aujourd'hui à cinq heures du matin.

Je vous aime plus que je ne vous ai jamais aimée.

Ma chère petite fille, je reprends une heure après. Cette fois c'est pour vous dire que j'ai une peine immense de partir. Je suppose que les insomnies provoquant ma faiblesse physique actuelle y sont pour quelque chose. Toujours est-il que je viens d'errer dans la ville, absolument abruti de chagrin. Je sais que cela passera dans le train, mais ma neuve morale, si neuve et si forte soit-elle, ne suffit pas à défendre le pauvre type que je suis en ce moment. Comme vous le disiez autrefois, cela ne me coupe pas l'appétit : je suis en train de manger des croissants.

Mais je vous jure que ce « bas » que nous devions supporter ensemble n'est pas drôle à porter seul.

Dans le train. Ma chère petite fille, ma morale a réussi. Je suis simplement *très* heureux. J'aime une petite fille qui m'aime, qui est précisément la petite fille qu'il me faut, je suis fermement résolu à retourner la voir avant le mois de juillet, j'ai confiance en elle, le paysage au soleil est plaisant. 20/20. Je suis plus fort qu'en septembre, car en septembre je vous aimais moins ; j'emportais l'espérance de vous revoir sous peu et j'étais pourtant très triste.

Extrait de la publication

Aujourd'hui je ne sais trop si vous pourrez venir à Paris, je vous aime davantage et j'ai la joie. Mais c'est peut-être aussi parce que je vous aime davantage et *mieux.*

À Simone Jolivet

Si je vous ai envoyé une seconde lettre humble et repentante[1] ce n'est pas que j'aie cru que votre lettre était écrite sous l'empire de la rage, j'ai craint qu'après l'avoir écrite, au reçu de ma lettre n° 1, voyant son inutilité, vous ne vous en veuillez à vous-même de cette démarche un peu puérile et j'ai voulu par une attitude modeste vous éviter cet ennui.

Votre dernière lettre est charmante. Vous avez (volontairement ?) corrigé vos petits défauts et cela m'a beaucoup plu. Je ne sais pas par exemple quelle envie baroque vous a prise de me demander ma photo d'enfant. Expliquez-moi donc ce qui vous a passé par la tête. C'était difficile à trouver. Jusqu'à 5 ans j'étais un ravissant bébé avec cette tête un peu conventionnelle qui plaît aux mamans médiocres. Aussi on s'arrachait mes photos. A partir de 5 ans, mes cheveux coupés ont entraîné avec eux cette splendeur éphémère, je suis devenu laid comme un crapaud, beaucoup plus laid encore qu'à présent. Aussi personne n'a plus voulu me photographier. On craignait que je ne fisse se voiler la plaque sensible, comme ces spectacles affreux qui font faire de fausses couches aux femmes enceintes. Aussi pour ces 2 raisons opposées il m'était très difficile de retrouver de mes photos. Ma mère en a bien quelques-unes mais elle les a défendues avec la dernière énergie. Elle s'est accotée à son secrétaire avec cet air tragique que prend l'infirmière française lorsque les Allemands veulent entrer dans la cave où sont les blessés français. J'ai dû m'éloigner. Ma grand-mère s'est montrée moins rebelle mais trop curieuse de ce que je voulais en faire. Finalement j'ai forcé un tiroir, j'ai trouvé cette trop belle photo qui fait prévoir un Byron (homme odieux) mais certainement pas votre serviteur. Heureusement j'y ai trouvé aussi une horreur, ce petit cliché de moi faisant le singe, plus laid que nature. Je vous l'envoie, vous ferez la moyenne.

1. Lettre perdue.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

JEAN-PAUL SARTRE

Lettres au Castor
et à quelques autres

★

1926-1939

Au cours des entretiens qu'il eut avec Simone de Beauvoir pendant l'été 1974, Sartre s'est expliqué sur ce que représentaient pour lui ses lettres :

« C'était la transcription de la vie immédiate... C'était un travail spontané. Je pensais à part moi qu'on aurait pu les publier, ces lettres... J'avais la petite arrière-pensée qu'on les publierait après ma mort... Mes lettres ont été en somme l'équivalent d'un témoignage sur ma vie. »

Ce recueil qui couvre une période allant de 1926 à 1963 rassemble toutes les lettres retrouvées par Simone de Beauvoir, ainsi que quelques autres qui lui ont été léguées ou confiées par leurs destinataires.

83-IX A 26078 ISBN 2-07-026078-X

9 782070 260782

Extrait de la publication